

Eric Tisserand, 2018, *La forêt des Vosges. Construction d'une filière industrielle XIX^e siècle*. Tours, Presses Universitaires François Rabelais et Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection Perspectives historiques, 489 p. Préface de Nicolas Stoskopf, ISBN : 978-2-86906-663-2, 24 euros.

Pour faire suite à la soutenance de sa thèse d'histoire contemporaine présentée devant l'Université de Haute-Alsace en 2015, Eric Tisserand a entrepris une refonte de ses résultats de recherche. Cette démarche aboutit à ce beau et savant livre. Les recherches conduites sous la direction du professeur Nicolas Stoskopf ont été faites dans le cadre du laboratoire CRESAT (Centre de Recherche sur les Economies, les Sociétés, les Arts et les Techniques). Le sujet traite de la filière bois dans le département des Vosges entre 1789 et 1914. Il éclaire un temps de transition réussie négociant le passage entre la forêt usagère, nourricière et partagée et la forêt placée en amont d'une logique industrielle qui s'impose, se caractérise par un panel de productions variées. Le volume publié invite la communauté scientifique à se poser deux questions : d'abord comparer cette filière avec les processus et rythmes d'implantation de ses segments industriels sur d'autres territoires, ensuite replacer cette évolution par rapport à la construction des autres filières grandies sur place, en particulier l'essor du textile. Eric Tisserand brosse un tableau fidèle, nuancé, précis pour nous livrer ces évolutions du couple forêt-filière bois dans les Vosges au cours d'un grand XIX^e siècle débuté avec la Révolution et arrêté en 1914. Certes, le découpage départemental peut prêter à discussion mais il offre des avantages. Ici, il s'avère pratique et pertinent pour un territoire biogéographiquement dual (d'une part, le système de succession des cotes sur assises calcaires, d'autre part la montagne). Sur les pentes où jouent pleinement les caractères azonaux d'étagement et d'exposition domine le drapé forestier constitué par la hêtraie - sapinière à épicéa déclinée dans ses multiples nuances. D'autre part, les forêts sises sur les arcatures du Plateau Lorrain et les dépressions marneuses qui suivent. Elles ont connu la mise en coupes réglées des taillis sous futaies puis le passage à la conversion, avec majoritairement le hêtre et le chêne comme essences nobles. Enfin, la défaite de 1870 conduit à la perte des cantons de Saales et Schirmeck. Le positionnement sur la nouvelle frontière impose des comparaisons entre les pratiques sylvicoles qui sont différentes, en référence à ce que nous appellerions aujourd'hui le dosage entre écologie et économie. Il faut moderniser l'ancienne futaie jardinée, étudier les réaménagement établis par les Prussiens favorables à l'essor des enrésinements. Indexée sur le temps prudent à accorder à la culture des arbres destinés à produire des bois d'œuvre de fort cubage, cette évolution, où dominant d'avantage les continuités que les ruptures, s'organise autour de trois éclairages. La démonstration suit assez fidèlement les avancées de la sylviculture croisées avec le contexte socio-politique du moment. L'auteur parle d'une recherche ciblée entre thèmes et temps forts (p. 28). Il souligne que le regard porté sur l'histoire de cette filière participe à l'éveil de ce secteur capitalistique gagné par la technicité, la créativité et la création d'emplois

En premier est évoqué le temps des contraintes et des blocages. Ils sont générés par l'attachement des masses paysannes pauvres aux pratiques usagères essentiellement collectives respectant le principe de ponctionner en bon père de famille, sans entamer le bien-fonds. Primordiaux pour les communautés, ces usages furent un frein à tout progrès. Ils générèrent une évolution régressive de l'essentiel des bois. Le reflux forestier débuta dès le milieu du XVIII^e siècle. Inversement, le flux fut engagé précocement, localement dès 1820, en particulier avec le soutien local de la Société d'Emulation des Vosges créée en 1825. Il y eu peu de ventes des forêts (6282 ha., soit 3,2% des forêts publiques entre 1815 et 1848). La première phase qui va à l'inverse d'un cercle vertueux, court jusqu'à la Restauration. En ce qui concerne les Duchés, elle a débuté fort tôt, dès 1740, et ce malgré la Réformation Gallois de 1750. Cette période de décapitalisation d'une ressource fort convoitée est marquée par l'essor des scies à bloc ou à plomb, équipées du système manivelle-bielle. Elles sont installées sur un chevelu très dense de rupts et ruisseaux barrés de modestes étangs établis pour augmenter la force motrice de l'eau. Qualifiées « d'usines pas comme les autres » (p. 61), ces scieries

sont nationales ou communales. Elles fonctionnent grâce à un contrat d'approvisionnement établis en surface à exploiter ou en arbres à conditionner. Elles peuvent également être privées, être dans les mains des marchands de bois, de riches paysans ou de propriétaires forestiers. Cette période est encore celle de la formation d'un précapitalisme où s'illustrent les maîtres de forge, surtout producteurs de fer en barre. Dans ces activités d'anciennes métallurgies s'illustrent Joseph Colombier sur le haut bassin de la Mortagne (p. 131) ou le baron Joseph Falatieu, patron de la manufacture de fer blanc de Bains-les-Bains dans la vallée du Côney. Ils sont les premiers grands entrepreneurs forestiers du département (p. 129), Falatieu étant même le premier contribuable.

En 1833, le département est érigé en conservation. Ainsi, il bénéficie d'une bonne implantation de cadres forestiers (conservateur, gardes à cheval, etc.). Juridiquement (articles 61 à 64 du code forestier), ces personnels engagent une remise en ordre des droits d'usages comme préalable à tout progrès à envisager pour moderniser les aménagements. En 1830, l'arrivée du préfet libéral Henri Siméon favorise les velléités de changements à partir des performances des scieries (147 en 1790, 269 en 1845). Ce segment central de la filière à établir est décisif, même si 70% des volumes récoltés sont encore destinés aux usages domestiques ou aux usines à feu en 1838, peu avant que ce système de forges ne se délite puis s'effondre.

La seconde partie traite des mutations industrielles réalisées et de la diversification des productions opérée entre 1860 et 1914, malgré le fait que l'essentiel (90%) des volumes soient vendus sur pied. Le contexte politique, technique et sylvicole change. Les blocages du passé ne résistent pas aux changements : l'essor de la première révolution industrielle, l'impact de l'exode rural pour les plus pauvres. Avec la rapide diffusion du charbon de terre, les forêts bénéficient d'une convalescence nécessaire à leur réorganisation. Ce passage permet de préparer la conversion en favorisant le retour de semenciers. Il faut réaliser l'augmentation des volumes sur pied et accroître la part du bois d'œuvre dans les récoltes. Le département affiche une belle réussite dans l'adhésion aux changements impulsés à la suite des travaux de Bernard Lorentz, premier directeur de l'Ecole forestière. Localement, ceci est confirmé par les publications du conservateur Munschina dans les Annales de la Société d'Emulation (1838-1845). Dans un premier temps bloqué par l'action conjointe des patrons des usines à feu et des usagers pauvres, la conversion en haute futaie des forêts feuillues est facilitée par la diffusion de la révolution industrielle. Celle-ci rend caduc le système proto industriel.

Dans la montagne, le contexte est tout autre. La croissance du sapin s'effectue sur 144 ans pour obtenir des billes de 50 à 60 cm de diamètre, à mesurer à 1,5 m. du sol. La FD des Ternes sert de laboratoire à ce changement. Le jardinage est amélioré. L'exode rural facilite les opérations de cantonnements. Elles donnent pleine propriété d'une partie de la forêt aux communes et sections sous réserve d'abandonner les usages anciens. Ces préalables à la modernisation entraînent à leur suite, et dans une approche dynamique, la filière bois placée en aval des ventes des coupes. La monétarisation des coupes progresse, même si en 1867 57% des volumes récoltés dans les forêts communales sont encore distribués, principalement sous forme d'affouages. En 1907, 60 % des volumes sont commercialisés. Ce temps est aussi celui des changements dans les façons de travailler, transporter mais non pas de récolter les bois (usage de la cognée, du passe-partout). Désormais, le chemin de fer concurrence le flottage qui en 1845 écoulait encore les trois-quarts des 4 millions de planches débitées (p. 89), pour l'essentiel à partir du port de Raon-l'Étape. Des scieries grandissent de l'association logistique du rail et du canal, par exemple pour desservir les usines de Nomexy (p. 236). Un début d'intégration horizontale est mené par la famille Lecuve. Elle exploite 40 scieries situées en Déodatie et sur le haut bassin de la Moselle (carte p. 340). Le haut-fer devient le type de scie à mouvement alternatif le plus répandu, avec une épaisse lame d'acier et l'avancée du chariot au fur et à mesure du tracé du sciage (dessins présentés et commentés p. 228-232). Ces scieries produisent d'abord de la

planche de sapin dite 11/9 (largeur 25 cm, épaisseur 27 mm, longueur 3,66 m). Enfin, c'est la formation d'un segment aval avec l'essor de la menuiserie, de l'industrie du meuble, en particulier dans l'Ouest vosgien (Liffol-le-Grand). La lutherie qui valorise peu ou pas de bois locaux grandit dans le bassin de Mirecourt (entreprises Laberte et J.-B. Vuillaume). Le secteur de la production papetière et de pâte mécanique et chimique s'affirme : Mougeot à Laval, Geisler aux Châtelles, Henry Boucher.

La dernière partie du volume traite des hommes et des stratégies industrielles tenues sur l'ensemble de la période étudiée. Il s'agit des adjudicataires, des patrons, des personnes à leur compte. Les barons du bois, certes moins puissants que ceux du fer s'organisent et se soutiennent dans des logiques de réseaux. Ils ont su conquérir puis garder des mandats politiques (maires, conseillers généraux, députés, sénateurs et même ministre en ce qui concerne Henry Boucher). Ces entrepreneurs sont augmentés des optants qui quittent les provinces annexées en 1871 pour venir s'implanter de ce côté de la ligne bleue des Vosges. Les en-têtes des papiers de facturation affichent le succès de ces entreprises. Elles soulignent leur promotion, leur crédibilité, les récompenses et médailles obtenues (p. 349). Les ouvriers de la filière changent. A l'origine, ce sont les boisseliers, sabotiers et surtout les *sagards* (carte de répartition p.358). Tous ces gens des bois ont été croqués dans les dessins de Michiels et Schuler repris dans ce volume. En plus des scieurs de long, la filière a besoin d'ouvriers qualifiés aux compétences très spécifiques, par exemples les fabricants d'instruments de musique, les ébénistes et marqueteurs pour créer des meubles, des sièges.

L'ensemble du livre est porté par un effort didactique constant, avec abondance de graphes, tableaux et cartes et encore les schémas à dimension systémique placés en annexes (p.430-435). Ces outils nourrissent la démonstration. Ils éclairent le passage d'une proto-filière à une filière organisée et présentée dans toutes les étapes de transformation et valorisation du matériau bois ; ce qui est hélas aujourd'hui en partie perdu. L'actuelle filière est surtout portée vers le haut par la recherche et les efforts consentis en direction du *design*, de l'ergonomie, de l'esthétique, etc. Ces postures sont une parade efficace face aux effets de la mondialisation tardive mais intense vécue par ce secteur industriel. Le travail se termine par une bibliographie très complète et encore un index des noms de lieux et personnes signalés dans l'ouvrage.

Ce livre éclaire un pan spécifique de l'histoire industrielle. Eric Tisserand a su apporter une contribution originale à propos d'une filière jusqu'ici peu étudiée et peu abordée. Il retient un pas de temps essentiel, celui des changements sylvicoles majeurs. Ce livre relate l'histoire de cette construction en filière, sa réalité économique (vers 1913, 0,8m³ de bois sont récoltés et transformés) et humaine. Les étapes pour passer d'une proto-filière à une véritable filière ayant étoffé son segment aval se sont réalisées par transition, sans révolution mais par adaptations progressives ; ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Dans le cadre de l'application du Code forestier (1827), avec l'appui du Corps forestier récemment mis en place, la puissance régaliennne choisit ce département comme laboratoire, pour servir de modèle afin d'étendre les surfaces boisées et valoriser les promesses de récoltes. Après 1871, cette ambition est aiguillonnée par la comparaison facile à faire avec les opérations de modernisations forestières effectuées en Alsace-lorraine annexée.

Jean-Pierre Husson

Pr. émérite, U. de Lorraine